

artistiques de la guerre civile : S. Lascaux (« La guerre et guère plus que la guerre. *Herrumbrosas lanzas* de Juan Benet », p. 113-126) étudie une œuvre mettant en scène la guerre civile et qui ne constitue pas un dépassement de celle-ci puisque l'écrivain y cherche avant tout à y introduire la violence d'un conflit considéré comme universel et clivant même pour les individus. T. Gheerart (« "L'aigle abattait l'aigle" : la guerre civile dans *Horace* et *Cinna* de Corneille », p. 127-147) souligne que Corneille met en scène des dépassements de la guerre civile par la raison ou une vertu, la clémence, capable de désamorcer le cycle interminable des idéalizations si nuisibles à la réconciliation. Un certain déséquilibre affecte les parties des deux ouvrages. La perspective choisie, transversale et diachronique, crée en outre inmanquablement des hiatus géographiques et chronologiques. Surtout, l'antiquisant regrette de ne pas trouver dans les livres plus de pages consacrées à l'histoire ancienne, même si les trois études qui le concernent abordent des événements célèbres sous un angle original et stimulant. Mais il ne pourra qu'être intéressé par les articles qui traitent des problèmes contemporains les plus dramatiques, ou encore par les études de fond abordant d'un point de vue théorique le problème de la guerre civile, qui revêtait une grande importance dans les mentalités antiques. À Rome, en particulier, après avoir été l'obsession des historiens, elle finit par devenir sous l'Empire un *topos* littéraire : à ce titre, la dernière partie de chaque volume, qui envisage la guerre civile comme objet de l'art, sont instructives et nous ne pouvons qu'en recommander la lecture à tous les spécialistes de l'histoire gréco-romaine.

Agnès MOLINIER ARBO

Vanda ZAJKO & Ellen O'GORMAN (Ed.), *Classical Myth and Psychoanalysis: Ancient and Modern Stories of the Self*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2013. 1 vol. IX-374 p. (CLASSICAL PRESENCES). Prix : 79 £ (relié). ISBN 978-0-19-965667-7.

Il y a trois manières de considérer les relations compliquées que la psychanalyse entretient avec le mythe : les deux premières sont proches de la clinique ; elles amènent soit à suivre les traces de Freud et à chercher dans les mythes les traces de processus mentaux, soit à perfectionner une interprétation psychologisante de ces mêmes mythes qui s'approfondira des progrès effectués par la psychanalyse moderne ; la troisième manière est de nature culturelle et conduit à dresser l'histoire de cette relation. Un regard simplement prosopographique jeté à la *List of Contributors* (p. VII-IX) fait immédiatement comprendre que ce livre s'oriente vers la troisième manière. Un examen de la bibliographie (p. 331-355) offre une précision supplémentaire en faisant comprendre que l'approche du sujet sera presque exclusivement celle du classicisme freudien, souvent considéré dans sa révision lacanienne. À quelques exceptions près, presque rien de plus récent ou de différent ni en analyse ni en psychodynamique générale ni en psychiatrie n'a en effet été exploité. Du sous-titre *Ancient and Modern Stories of the Self*, il faut donc comprendre que l'adjectif *Modern* ne signifie pas du tout *Contemporaneous*. Tout cela annonce la mobilisation obligée des Barthes, Deleuze, Derrida, Kristeva, les héros de cette *French Theory* qui fascine encore tant les Américains. Dans ce genre de *Weltanschauung*, les féministes Butler, Horney ainsi que quelques anticolonialistes (p. 315-329) ont une place évidemment

requis. On lira donc les contributions à ce recueil comme autant de témoignages d'une manière orientée et datée de considérer la psychanalyse dans ses rapports avec le mythe. En pareil environnement, les contributions les plus solides sont les plus fermement historicisantes. On les trouve dans la première partie (p. 21-131 *Contexts for Freud*). Celle de David Engels (p. 75-96) s'y distingue par la vue largement diachronique qu'elle offre de la constitution du concept de narcissisme. Outre ce qu'elle apporte d'historique, son enquête amène à méditer sur les limites d'une interprétation psychanalytique du mythe. Le cas du narcissisme est de ce point de vue particulièrement significatif de cette forme irréductible d'approximation due à la volonté procrustéenne que les analystes de la première génération ont eue de couler la clinique dans le moule du mythe. Le mythique Narcisse est ainsi un personnage qui en arrive à ne plus se complaire que dans sa propre image et cela jusqu'à s'y perdre et à rompre définitivement tout contact avec autrui. Or, comme Freud s'en rend compte d'emblée et ainsi que l'a constaté toute la clinique postérieure, fût-elle analytique ou même psychiatrique, l'élan narcissique n'amène pas le sujet au repli sur soi, mais bien à la conquête d'un autrui peu à peu rendu identique à ce même sujet. Le mode est manipulateur, souvent pervers voire violent, mais il ne peut s'entendre que comme une manière de communiquer, assurément dysfonctionnelle mais en rien ni solipsiste ni autoréflexive. Le Narcisse du mythe est-il donc encore pleinement narcissique ? Une fois cette précaution prise, on appréciera adéquatement les autres contributions, consacrées aux concepts de dualisme, de phallus, de dynamique psychique. Les trois communications de la deuxième partie sont dévolues au Virgile de Freud (p. 117-161). La plus stimulante est celle dans laquelle Ika Willis interprète la célèbre aposiopèse *tu Marcellus eris* (*Aen.* 6, 883) comme l'embrayeur d'une *Nachträglichkeit* freudienne, de cet *après-coup* où émerge le produit idéatif de l'inconscient en travail. Le concept introduit à ce propos est interprétativement – au double sens littéraire et analytique – productif puisqu'il fait de cette aposiopèse le lieu d'un surgissement, contrefactuel certes, mais réel ; il n'est pas celui d'une histoire qui serait implicite par l'auteur, mais celui d'un *what if* livré par son silence moins à l'interprétation qu'à la projection, personnelle, émotionnelle, impartageable. Quatre communications constituent une troisième partie étrangement intitulée *Beyond the Canon* (p. 163-230). Qualifier de canonique une pensée freudienne dont la constitution n'a jamais été qu'une constante transformation mériterait en soi une interprétation ; en bonne méthode, celle-ci devrait amener le sujet à prendre conscience d'une peu scientifique appétence à la fixité théorique. Les communications qui constituent cette troisième partie sont voulues comme l'incarnation de cette conception lacanienne selon laquelle l'inconscient est structuré comme un langage. Lacan ayant été aussi étonnant linguiste que surprenant mathématicien, il faut aborder cette partie sans attentes disproportionnées. On y trouve du *nom du père*, de l'*objet a*, de la répétitivité, mais aussi de l'injonction contradictoire considérée comme propre à la déclamation rhétorique dont il est affirmé qu'elle recommande et détourne à la fois ; on apprécie ici l'irruption non revendiquée du *double bind*, un concept bien utile en clinique psychodynamique mais d'une origine assurément bien trop comportementaliste pour être désigné et utilisé comme tel en pays lacanien. La quatrième partie (p. 233-296) comporte les quatre communications les plus tournées vers la clinique ; sans doute est-ce parce que leurs auteurs sont les moins strictement classicisants. On y trouve surtout la présence de

théoriciens tels Mélanie Klein, Wilfried Bion ou Heinz Kohut, plus psychopathologistes et donc moins en faveur auprès des littéraires. On y découvre ainsi (p. 233-250) une entraînant interprétation de la torture prométhéenne en analogue de la relation analytique classique, avec ce qu'elle comporte de douleur, de longueur, de répétition, de solitude, de dépression, d'infinie durée et de paroles lancées au silence du ciel ; on y trouve également une stimulante explication du mythe de la scission de l'être primitif telle qu'elle est rapportée par Aristophane dans le *Banquet* de Platon (p. 283-296) ; on peut assurément accepter de la voir illustrer la psychologie du self que propose Kohut, mais on trouverait tout autant et plus encore à méditer sur la même notion telle qu'elle a été élaborée non seulement par Winnicott, mais aussi, et plus anciennement, par le Jung de l'individuation du soi, de l'*animus* et de l'*anima*. La cinquième partie (p. 299-329) est moins strictement orientée vers l'interprétation du mythe. Page duBois y propose un *Listening, Counter-Transference, and the Classicist as « Subject-Supposed-To-Know »* (p. 315-329) qui attirera le regard clinique. Elle rappelle que la psychanalyse, telle qu'elle a été conçue puis développée, reste une construction dont la capacité interprétative est très étroitement liée au milieu qui l'a vue naître. De fait, il n'est même plus iconoclaste d'affirmer que le complexe d'Œdipe, pour ne considérer que lui, n'a ni l'universalité ni l'importance que Freud lui croyait – après tout, Œdipe s'est aveuglé non pas pour se châtrer symboliquement mais pour se punir de n'avoir pas vu ce qui aurait dû proprement lui crever les yeux. Page duBois adapte donc la question désormais obligée de la pertinence interprétative d'une psychanalyse élaborée dans le premier vingtième siècle, viennois et juif, très *mitteleuropäisch*, puis appliquée à de l'antiquité méditerranéenne. Sa réponse est déroutante, car elle affiche une volonté non plus de chercher ce qui ferait l'universalité de la psychanalyse et de l'esprit humain, mais d'essentialiser les différences qui la rendrait inopérante et en nécessiterait l'adaptation à des structures mentales qui seraient irréductibles les unes aux autres. L'Européenne que je suis reste évidemment déroutée, troublée même, par sa volonté d'Américaine anticolonialiste, féministe, antiraciste d'enfermer son monde dans des catégories dont il semble bien ardu de sortir. Il y a là une manière imprévue de rejoindre par les antipodes une idéologie du *chacun chez soi* qui ne nous a pas laissé de bons souvenirs. J'ai gardé de ce livre une impression mitigée ; j'y ai trouvé des constructions érudites et ingénieuses, assurément dignes d'être considérées, mais élaborées à partir de concepts théoriques qui nous sont, à nous Européens, vieilliss, sinon même historiques. Pour qui a mesuré la validité des écrits culturels de Freud, pour qui sait l'impossibilité d'une analyse en absence de patient, reste cette question lancinante : la psychanalyse peut-elle apporter quelque contribution que ce soit à l'intelligence du psychisme antique tel qu'il s'incarne dans les mythes ? Hélas, ce livre ne permet pas de trancher. À sa lecture, on gagnera toutefois la conviction imprévue que ce n'est pas la psychanalyse qui fournira les moyens interprétatifs nécessaires à l'appréhension d'un passé révolu mais bien la psychologie clinique et la psychopathologie. Elles seules fournissent ces outils d'efficacité validée qui permettront de saisir des structures mentales qui n'ont finalement guère été différentes des nôtres. Après tout, Énée n'a-t-il pas en commun avec nombre de nos modernes une personnalité dépendante compliquée d'une légère dysthymie ...

Carole FRY